

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63176

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ebenso provokativen wie berechtigten Begriff der Münzpolitik (Kap. 9, S. 383–451). Lediglich die Vollständigkeit suggerierenden, aber doch lückenhaften Tabellen der Münzverleihungen irritieren hierbei etwas (z.B. Cambrai S. 386f.). Ein sehr umfangreicher Anhang mit Glossar, Münznamen, Gewichts-, Wechsel- und Kurstabellen, einem Überblick der Münzprägung Philipps des Schönen sowie mit diversen zentralen Quellen und einem Quellen- und Abbildungsregister schließt das Handbuch ab.

Dank der kompetenten Darstellung und zahlreicher einprägsamer Beispiele gelang den Autoren mit diesem Werk die Erschließung der Numismatik und der Münzen als Quellen ersten Ranges für die Mediävistik. Jedoch erschwert die Zerstreung der wertvollen Literaturverweise über das gesamte, fast 700 Seiten umfassende Werk ganz erheblich dessen Benutzung als Handbuch im Sinne eines Nachschlagewerks. Nur ein nach Autoren geordnetes (!) Kurztitelregister (S. 653–667) soll die gesamte Literatur außerhalb des Bibliographie-Kapitels 4 erschließen. Denn außer dem Literatur-Register und dem – immerhin detaillierten – Inhaltsverzeichnis (S. 674–687) vermittelt kein weiterer Index, weder Orts-, Personen- noch Sachregister, einen schnellen Zugriff auf die hochinteressanten Ausführungen der Autoren. Es ist sehr bedauerlich, daß redaktionelle Mängel, wie die zahlreichen inhaltlichen und bibliographischen Doppelungen aufgrund der eigenwilligen Gliederung, eine Reihe von Tippfehlern und vor allem der Verzicht auf Namen- und Sachregister die Handhabung erschweren und den Gesamteindruck etwas trüben. Trotzdem belohnt die Lektüre dieses Arbeitsbuches jeden Leser – auch den erfahrenen Numismatiker – mit einem vertieften und methodisch modernen Einblick in die mittelalterliche Münz- und Geldgeschichte Frankreichs, wie er bisher noch nicht geboten wurde.

Michael MATZKE, Marburg

Le latin dans le texte. Thème coordonné par Monique GOULLET et Nathalie BOULOUX, Saint-Denis (Presses Universitaires de Vincennes-Paris VIII) 2002, 189 p. (Médiévales. Langues Textes Histoire, 42).

L'approche des textes latins proposée par ce numéro se propose de réconcilier la statistique textuelle et la critique littéraire, la plupart des spécialistes de cette dernière discipline, historiens et littéraires, étant soit mal formés, soit réticents à l'égard des techniques quantitatives. L'existence de logiciels de traitements lexical performants modifie désormais les données du problème, et devrait permettre de diminuer ces réticences. Car il est bien évident que c'est à partir des mots et à travers eux que se construit, en très grande partie, l'histoire »post-préhistorique«, celle des temps de l'écriture.

L'introduction, par Monique GOULLET, pose les problèmes, présente les intervenants et fournit un très commode glossaire des termes techniques ainsi qu'une bibliographie et les coordonnées des centres de recherche impliqués, le LASLA (Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes) de l'Université de Liège et le laboratoire »Bases, corpus et langage« de Nice.

Les questions posées aux spécialistes rassemblés pour en traiter tournent autour de trois axes: qu'attendre de ce type de démarche, comment la mettre en pratique, comment interpréter les résultats.

La plupart des communications insistent sur le fait qu'il s'agit, dans tous les cas, d'une technique de recherche, qui peut donner des idées, mais pratiquement jamais de preuve absolue; mais qui peut aussi corroborer des intuitions.

Plusieurs communications portent sur l'efficacité de la statistique textuelle pour la critique d'attribution, cette »recherche en paternité« de la critique littéraire. Ainsi Sylvie MELLET montre les résultats obtenus en comparant les œuvres douteuses aux œuvres sûrement attribuées d'auteurs de l'antiquité classique. Pour cela, le LASLA assure à la fois la lemmatisation

et l'encodage grammatical des textes. Le latin, avec ses flexions et une proportion assez élevée d'homonymies (ex. *legis* de *lego* ou de *lex*), nécessite une lemmatisation précise avant de pouvoir effectuer des études lexicales exactes. Un encodage total permet d'effectuer des recherches très variées, qui peuvent devenir des paramètres de comparaison utiles. Les évaluations de distance entre deux textes peuvent ainsi se faire à partir des formes recensées dans les textes ou à partir de lemmes. S. Mellet montre que les résultats sont sensiblement les mêmes, avec une forte économie de temps si l'on travaille à partir des formes, la lemmatisation étant une opération très lourde. Cependant, l'encodage grammatical, lui, est très efficace pour les tests d'attribution: à condition d'explorer, à partir des nombreux critères grammaticaux possibles, celui qui apparaît probant, on peut montrer par exemple que les textes attribuables aux généraux de César se distinguent des œuvres de celui-ci par un emploi beaucoup plus monotone et stéréotypé des subordonnants. Cependant le livre II de la *Guerre des Gaules* s'en rapproche... La distribution des principales classes de mots et celle du singulier et du pluriel apporte aussi des points de comparaison intéressants qui justifient les doutes »intuitifs« des critiques vis-à-vis de certaines œuvres.

Sur le même problème, Jean-François COTTIER, Michel DUBROCARD et Xuan LONG se proposent de montrer, à partir des textes attribués à l'anglais Raoul le Moine au XII<sup>e</sup> siècle, que l'analyse des formes peut être aussi efficace que celle des lemmes, ce qui permet d'éviter les problèmes de la lemmatisation.

Dans le domaine diplomatique, Nicholas BROUSSEAU étudie les faux diplômes au nom de Louis le Germanique, comparés aux diplômes sûrement authentiques d'après leurs caractères externes. Étant donné la répétitivité des formules, il établit que le lexique probant est celui qui est contenu dans les exposés et les dispositifs, qui ne donnent pas exactement les mêmes résultats. Après avoir lemmatisé ces parties des actes et les avoir soumises au traitement statistique, il compare à ce que l'étude des documents eux-mêmes permet d'établir. Il apparaît que certains pseudo-originaux ne sont pas repérables par la méthode statistique, par exemple parce qu'ils imitent d'assez près un diplôme authentique: si pour ceux-là on n'avait que des copies, il serait difficile de les suspecter. Pour d'autres, dont l'exposé montre de fortes différences lexicales avec le corpus authentique, la prudence est de règle, car le traitement statistique réagirait de la même façon à une longue interpolation glissée dans l'exposé d'un acte authentique. Pour d'autres, où le vocabulaire du dispositif regroupe une forte proportion de mots inusités dans le corpus de référence, la méthode permet d'attirer l'attention de façon tout-à-fait efficace. Les résultats doivent donc être interprétés avec tous les autres moyens disponibles.

C'est dans le même sens que va l'exposé d'Étienne ÉVRARD, »Réflexions sur les méthodes quantitatives en domaine littéraire« (p. 89–100), qui est celui qui répond le plus exactement à la problématique posée en introduction. Il montre que, alors même que l'évolution de la technologie facilite pour les non-scientifiques l'utilisation de logiciels de statistique efficaces, la méconnaissance des opérations réalisées »peut conduire l'interprète humain aux pires erreurs«, et que pour choisir les tests et en évaluer correctement la signification, il faut bien connaître ces tests. Car les textes littéraires, en tant qu'ensembles dont les divers éléments sont dénombrables, se prêtent à coup sûr aux méthodes statistiques, à condition que les variables se réalisent dans des unités strictement équivalentes, ce qui nécessite des analyses qu'un lecteur devant un texte opère sans même s'en rendre compte, mais qui doivent être conscientes et méthodiques chez l'utilisateur de méthodes statistiques, pour mettre en série exactement le même type de variables et de modalités prises en compte. Rencontrant, inévitablement, le problème déjà évoqué de la prise en compte des formes ou bien de formes lemmatisées, E. Evrard expose les avantages du logiciel de la LASLA, qui propose toutes les interprétations possible d'une forme, parmi lesquelles le philologue choisit l'interprétation correcte. Les résultats ne seront fructueux que si l'analyse travaille avec le plus d'exhaustivité possible et respecte les contraintes méthodiques. Et les réponses ne sont jamais auto-

matiques, elles doivent être interprétées avec le plus grand soin, d'après les éléments déjà connus du dossier ou grâce à d'autres domaines de recherche: l'analyse quantitative apporte l'indice d'une anomalie, ou d'une absence d'anomalie: elle signale des anomalies, mais ne les explique pas. Et, pour être bien utilisée, des précautions sont nécessaires, en particulier de comprendre la nature des calculs exécutés pour bien les mettre en œuvre.

Moins évidemment centrées sur la statistique textuelle, deux autres participations sont en prise directe avec l'évolution que les nouvelles technologies semblent inférer pour la lexicographie. Michel PARISSE réfléchit sur la latinisation des noms communs vernaculaires dans les chartes, jusqu'en 1120 environ. Ces noms communs, utilisés dans la vie courante, sont à cette époque utilisés avec une certaine gêne, sensible grâce à la formule *quod vulgo dicitur* ou une tournure équivalente qui les introduit (plus tard, les rédacteurs d'actes de la pratique n'auront plus guère de ces remords). Tantôt ces mots sont relatinisés, tantôt ils gardent leur forme romane. L'échantillonnage est très parlant, et notamment par le fait que dans certains cas le mot existe en latin, mais le rédacteur ne le reconnaît pas ou n'y pense pas et donne la forme évoluée, comme »rat« alors que *raptus* aurait fort bien convenu.

Bruno BON et Anita GUERREAU-JALABERT, à propos de la rédaction du *Novum glossarium mediae et infimae latinitatis*, se demandent si la multiplication des bases de données textuelles ne change pas la donne pour la confection des dictionnaires, par exemple en permettant d'intégrer la notion de fréquence, généralement peu apparente, et si la sémantique et l'étude des réseaux de signification où se place un vocable ne devraient pas avoir une place plus importante, à côté de l'évolution historique qui préside généralement au classement des sens d'un terme, selon l'époque de leur apparition et leur dérivation (philologie diachronique). Ils montrent que, inévitablement, le traitement de l'ensemble notionnel couvert par un terme est découpé en sens différents, avec des distinctions parfois purement contextuelles, au détriment du *continuum* sémantique. Enfin, ils montrent les faiblesses tant de la traduction en langue actuelle que des équivalences en latin, et se demandent si des définitions, à l'image des dictionnaires monolingues, ne pourraient pas venir compléter ces deux procédés imparfaits. Leur réflexion s'appuie sur l'exemple du mot *pietas*, qui malgré la continuité apparente avec le mot français repose à l'époque médiévale sur une imbrication étroite avec la *caritas* qui en fait quelque chose de tout différent de ce qu'il signifiait à l'époque antique, où il était lié à *justitia* et à *officium*; à preuve l'apparition de la *pietas Dei*, qui traduit une réorganisation totale de la notion: cette valeur, dérivée selon la philologie diachronique, est en fait centrale à l'époque médiévale selon la sémantique. Ils proposent donc une »ferme perspective sémantique« pour accroître l'intérêt des dictionnaires en cours de rédaction.

Pascale BOURGAIN, Paris

Massimo MASTROGREGORI, *Introduzione a Bloch*, Roma, Bari (Laterza) 2001, in-8°, 185 p. (Collection Maestri del Novecento, 5).

Ce n'est pas faire injure à la mémoire de Marc Bloch que de souligner à quel point le grand médiéviste est devenu une figure de référence obligée quasi-incantatoire des historiens, et particulièrement des médiévistes français, et même européens, au point de faire figure de »saint patron« de la discipline<sup>1</sup>. L'historien des *Rois thaumaturges* aurait sans doute

1 Voir sur ce problème les remarques de Peter SCHÖTTLER, *Marc Bloch und Deutschland*, dans: ID. (éd.), *Marc Bloch. Historiker und Widerstandskämpfer*, Campus, Frankfurt, New York 1999, p. 33: »... Die Begeisterung über den guten französischen Historiker ist mittlerweile derart groß, daß man fast davor warnen möchte, ihn in eine Ikone zu verwandeln, deren bloße Anrufung, oder sollte man sagen: Berührung – siehe: *Les rois thaumaturges* –, heilsame Wirkungen auf die hiesige Geschichtswissenschaft haben könnte«.